

toutes les mesures susceptibles de servir toutes les couches de son peuple, dont il ne perdait de vue aucun des aspects, aucun des besoins, proches ou lointains.

C'était là d'ailleurs — allié à son désintéressement personnel — sa force autant que le secret de sa longévité ministérielle, de son inamovibilité.

Et pourtant, les vellétés de changement ministériel ne manquèrent point. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres.

C'est ainsi qu'il me souvient d'une séance de nuit, plutôt désopilante, qui se tenait dans la belle demeure du notaire CROCIUS, député libéral du canton de Luxembourg (aujourd'hui siège de la Chambre de commerce), où les « conjurés » délibéraient gravement sur le sort à réserver au gouvernement Eyschen, dont la longévité finissait par lasser les impatiences.

Arrosée d'un vieux bourgogne, devant un grand feu ouvert, la conversation, languissante d'abord, s'anima bientôt. Elle roula surtout sur le point de savoir s'il fallait s'attaquer au ministère *in globo*, pour en faire table rase, ou plutôt réserver ses rigueurs à telle ou telle victime propitiatoire.

A tous, le déboulonnage de Paul Eyschen apparut comme une chimère.

Mais pourquoi ne dégommerait-on pas le Directeur général des Finances, Mathias MONGENAST ?

Aussitôt, son ami d'enfance, Adolphe SCHMIT, en prit la défense avec émotion.

Le ton haussa. Le député WELTER s'éleva contre tout accès de sensibilité, l'opération devant être conduite à froid. Robert BRASSEUR estima, comme lui, que le sentiment n'était pas de mise en politique.

Crocus, maître de céans, correct et réservé, veilla à ce que les verres de ses convives ne restassent point vides.

L'heure fut pathétique ! Mais l'effervescence fit long feu.

On se sépara sans avoir adopté de solution. La nuit portant conseil, tout rentra dans l'ordre. Il n'y eut ni débarquement général, ni bouc émissaire.

Le monde, cette fois encore, n'était pas sorti de ses gonds.

Caressant sa belle barbe blanche, Paul Eyschen, informé, ne put que s'étonner de tant de charmante ingénuité, sans cesser d'ailleurs d'accomplir son métier, à la satisfaction de tous, il va sans dire.

Le tempérament bonasse du Luxembourgeois ne l'induit guère en révolte.

Cette soirée perdue remet en mémoire une scène assez semblable, délicieusement décrite par Henri Heine.

En l'an de grâce 1848, les bourgeois de Deux-Ponts en Palatinat, apeurés, gagnés quand même par un soupçon de velléité révolutionnaire, discutèrent, une longue nuit durant, pour décider de ce qu'il avait lieu de faire.